

CINEMA

Amour interdit et club de golf

Avec "Bin Jip", primé à la Mostra de Venise, le réalisateur coréen Kim Ki-duk, livre une histoire d'amour intense.

Il était une fois, un jeune homme en partie réel, à moitié fantôme. Aussi discret et banal que les affichettes qu'il colle sur les serrures des maisons, dans lesquelles il s'installe pour la nuit. Il vérifie simplement si les propriétaires n'ont pas enlevé l'affichette, ce qui trahit leur absence. Une combine aussi simple qu'efficace. Pourtant ce n'est pas un cambrioleur, il ne vide que les frigos et dort dans des lits pas faits pour lui. En contrepartie, il répare des choses oubliées, comme une vieille montre ou s'occupe du linge des absents. Une sorte d'artisan clandestin, qu'on n'a jamais appelé. Tae-suk remplit ces chambres de ses rêves, et chasse la dure réalité qui s'est incrustée dans ces murs. Surtout il ne parle jamais, ne donne aucun indice sur sa personne, il lui suffit de regarder et de se rendre invisible.

A l'Utopia

Jusqu'au jour où il se prend à son propre jeu. Dans une demeure luxueuse, trop grande pour lui, il tombe sur un magnifique portrait de femme. Il s'éprend d'elle, se photographie devant son portrait, tout en ignorant que cette même

femme est en train de l'épier par derrière les angles des murs. Elle le surprend couché sous un duvet, en train de se masturber sur son image. Commence alors une histoire d'amour fragile, toujours en fuite, vaguant vers le tragi-comique pour aboutir dans un flou onirique.

"Bin Jip" du réalisateur coréen Kim Ki-duk est un film à facettes multiples. Les images se superposent pour former un vrai langage cinématographique. A travers l'histoire du couple inégal qui se trouve, le réalisateur met en scène la société coréenne avec ses tabous, ses normes et conven-

tions très strictes. Ainsi Sun-hwa, la femme de la brochure devenue réalité, est battue par son mari, malheureux et maladroit avec cette belle femme qu'il ne comprend pas et qu'il ne peut posséder que par la violence. Mais son amant aussi a un potentiel de violence; en jouant au golf dans la rue, il tue par erreur une jeune femme qui passe en voiture. D'ailleurs le golf a une position prépondérante dans ce film, signifiant en même temps un passe-temps réservé aux riches et une arme redoutable contre les adversaires - il reste le seul lien là où toute conversation est impossible.

La relation amoureuse elle-même est de nature étrange, pas de mots, peu de gestes. La communication ne semble passer que par des regards et des

signaux: comme une chanson (toujours la même) qu'ils mettent dès qu'ils pénètrent une nouvelle demeure. Ils sont à la recherche d'une routine dans laquelle ils retrouveraient un sentiment de sécurité, alors que leur situation reste toujours précaire.

Kim Ki-duk s'abstient de s'enfoncer trop dans un pathétique social, il montre les choses telles qu'elles sont, sans explication, sans arrière-fond didactique. Il se contente de faire voir le monde à travers les yeux du couple, ce qui ne manque pas de produire des effets involontairement drôles, dignes des films de Jaques Tati. Ainsi lors de leur première soirée assis sur un canapé étranger, ils restent main dans la main pendant un long moment, exactement dans la même position que la photo des propriétaires que seul le spectateur peut voir.

Après l'arrestation de Tae-suk et le retour forcé de Sun-hwa chez son mari, la narration bascule dans le surréel. Comme si la réalité ne pouvait plus toucher à cet amour. Peu importe si Tae-suk revient vraiment aux côtés de Sun-hwa pour vivre désormais avec elle sans que son mari le remarque, en se cachant toujours derrière et en piquant sur son assiette, ou qu'il ne s'agisse que d'un fantôme d'une femme devenue folle d'amour et de souffrance. Ce qui compte c'est que leur histoire échappe toujours à la dure réalité qui les tient prisonniers.

Luc Caregari



Le jeune couple (Lee Seung-yeon et Jae Hee) sur le point d'ouvrir leur nouvelle demeure nocturne.

ART

Entre parenthèses

L'attente: agaçante ou agréable? Le Casino - Forum d'art contemporain a consacré une exposition à cette interrogation.

Faites-vous partie de ceux qui utilisent le fameux bouton qui déclenche la fermeture plus rapide des portes de l'ascenseur? Alors il se peut que vous soyez atteint du syndrome de Beckett, qui fait que l'attente vous pose de sérieux problèmes. Rassurez-vous, vous n'êtes point seul. Dans ce monde qui évolue à un rythme frénétique, nombreux sont ceux qui vivent l'attente avec agacement et ennui. Les files d'attente au supermarché, les bouchons sur l'autoroute représentent à la fois une véritable tare et une source de stress.

Neuf artistes ont choisi de créer des oeuvres et d'inciter à la réflexion autour de ce sujet passionnant. La démarche de Rashid Masharawi, qui consiste à faire un casting pour son long-métrage "Waiting" et à demander aux acteurs de mimer l'attente, provoque d'intéressantes réactions chez ces derniers. Profondément irrité et incrédule, l'un d'entre eux se questionne sur la nature de l'attente qu'il doit représenter et ne comprend pas qu'il est censé montrer l'Attente à l'état

pur. Ennuyé, contrarié, il finit par quitter les lieux. Les effets de ce drôle de casting montrent bien la difficulté qu'on peut avoir à gérer cet état entre parenthèses, où l'on ne sait trop quoi faire avec soi-même.

Qu'en est-il de ces lieux en suspens où le temps semble inexistant? L'installation "Loca-

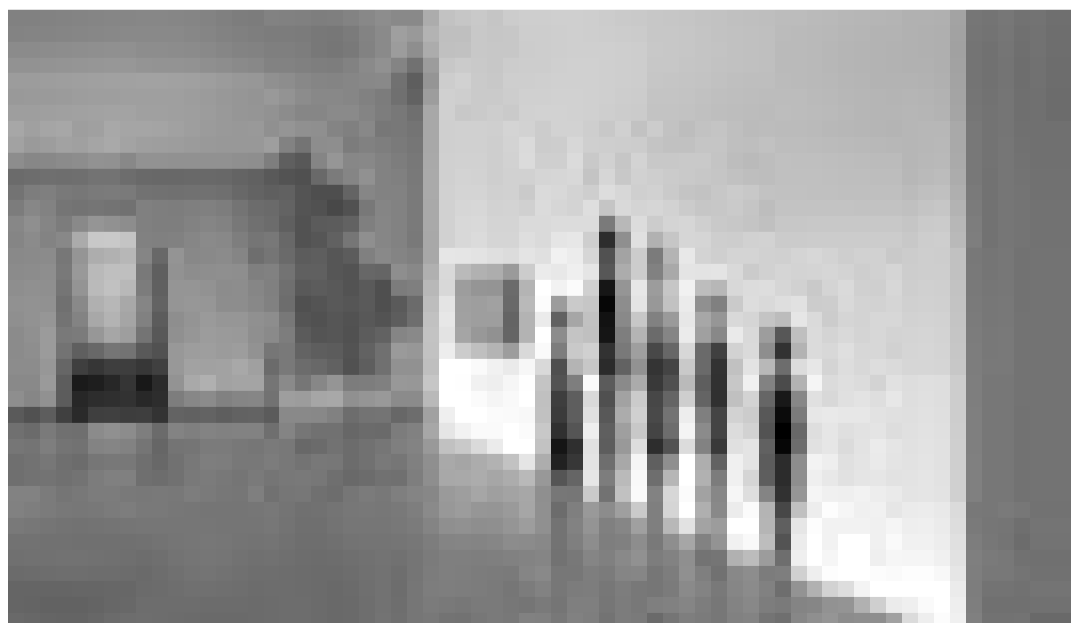
tion" de Hans op de Beeck dans une pièce obscure représente un carrefour désert, éclairé uniquement par une lumière bleue. L'oeuvre évoque une espèce de no man's land fantomatique et pourtant, le temps ne s'est arrêté qu'en apparence. Les feux de signalisation fonctionnent et alternent du rouge au vert. L'endroit

surréal semble respirer dans l'attente d'un événement qui peut-être ne se produira jamais.

"9 square meter room" de Santiago Sierra pousse l'expérience de l'attente à ses limites. La pièce a été initialement conçue pour permettre aux visiteurs de vivre une situation d'emprisonnement physique. Les volontaires sont priés de signer un document stipulant les modalités de l'expérience et sont enfermés pour une durée qui peut varier entre trente minutes et quatre heures. Il se trouve que les personnes ne seront point informées de la durée qu'elles devront passer à l'intérieur de

la pièce et ne sont pas autorisées d'emporter des affaires personnelles telles qu'une montre, un livre ou un téléphone portable.

La deuxième exposition est consacrée à l'artiste irlandais Seamus Farrell. Dans "5 Rooms, 5 Stories, 5 Problems and a Hallway", il propose des pistes de réflexions diverses - et cela d'une manière enjouée et critique. Dès l'entrée, le visiteur est confronté à un mur blanc dans lequel sont découpées des formes normées d'une femme, d'un homme, d'un enfant et d'une personne en chaise roulante. Le fait de devoir choisir son entrée peut amener le spectateur à se poser la question jusqu'à quel point il est prêt à se laisser manipuler par les normes imposées. Est-ce qu'il se fonde dans le moule ou, au contraire, se rebelle-t-il contre les conventions? "Video Wall" montre des projections vidéo personnelles de l'artiste accompagnées d'un bruit mécanique étrange. Voudrait-il que nous prenions conscience de la grande machinerie en route vers un avenir froid et impersonnel? On ne peut s'empêcher d'être intrigué par cette oeuvre et de s'interroger sur sa signification. A côté de ces créations insolites, l'artiste présente aussi des travaux légers et carrément pas sérieux, tel qu'une espèce de sculpture-spirale en papier de toilette rose.



Chaque visiteur-se peut décider comment il ou elle souhaite faire son entrée, grâce à "Standardized Norm-Form Entrance" de Seamus Farrell.

Michèle Backes

Jusqu'au 18 septembre.